



Belgeo

Revue belge de géographie

2 | 2014

Arpenter le monde/Travelling across the world

Notes, Notation, Narration : Le carnet de terrain comme « carto-ethnographie »

Notes, Notation, Narrative: The fieldwork notebook as "carto-ethnography"

Carole Lanoix



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/12862>

DOI : 10.4000/belgeo.12862

ISSN : 2294-9135

Éditeur :

National Committee of Geography of Belgium, Société Royale Belge de Géographie

Référence électronique

Carole Lanoix, « Notes, Notation, Narration : Le carnet de terrain comme « carto-ethnographie » », *Belgeo* [En ligne], 2 | 2014, mis en ligne le 17 décembre 2014, consulté le 15 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/12862> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/belgeo.12862>

Ce document a été généré automatiquement le 15 juin 2020.



Belgeo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Notes, Notation, Narration : Le carnet de terrain comme « carto-ethnographie »

Notes, Notation, Narrative: The fieldwork notebook as "carto-ethnography"

Carole Lanoix

- 1 Chercher à représenter l'espace public par la marche, c'est admettre que l'ensemble des déplacements à pied donne lieu à une nouvelle matérialité de l'espace urbain, jusqu'alors considéré intangible. Et si, la marche devenait l'une des conditions nécessaires, mais suffisantes pour qualifier et quantifier la publicité d'un espace ? Les interactions produiraient alors autant d'indices d'une commensurabilité à actionner dans l'élaboration de représentations cartographiques. Si cartographier n'est jamais une mince affaire, cartographier l'impalpable l'est d'autant plus. Sans données, seul l'œil saurait y prétendre. Fort des enseignements cartographiques venus d'avant, d'ailleurs et de l'art contemporain, issus du projet de recherche *Cosmographies : sources et ressources pour la cartographie contemporaine*¹, la marche – et indissociablement le sujet doté de sens – reste le mode d'usage le plus courant et le dispositif de mesure le plus performant dans l'exploration du monde. Organisé bien souvent en terme d'itinéraires, ces recueils de traces sous la forme de cartes, de peintures ou de carnets de notes convoquent la mémoire et pérennisent sa transmission. Qu'elles soient narratives, scripturales ou initiatiques, ces représentations attestent de parcours réalisés lorsque le trajet prime sur les points de départ et d'arrivée, lorsque les expériences « en chemin » celles au fil de la progression traduisent une spatialité singulière (Ingold, 2011).
- 2 Le relevé de long court d'un observateur est une pratique consubstantielle d'une ethnographie du terrain qui se respecte. Si l'on n'en croit les préceptes et fondements de l'anthropologie, Marcel Mauss préconisait de tout noter de la façon la plus précise qui soit. Cela revenait, confusément, mais sûrement, à objectiver la réalité observée par un retour à « l'expérience d'observation », avant tout. Dans une anthropologie de l'ordinaire (Chauvier, 2011), la conversion du regard paraît aussi fondamentale que

seule l'adoption d'une disposition particulière, de la spéculation et de l'imagination saurait résoudre. Le support à expérimentation désigné ici par le carnet de terrain est le dispositif qui traduit, du moins informe, sur les potentialités des lieux parcourus. En faire l'expérience consiste à développer une démarche nécessairement empirique, détachée des tourments du positivisme pour une objectivité toute relative (Daston, Galison, 2012), où seules les possibilités offertes comptent, ouverte par un usage heuristique et inventif, autant dire expérimental.

- 3 À partir de carnets réalisés lors de différents « terrains » en Inde explorant la diversité des villes indiennes², l'ambition de ces opérations exploratoires est avant tout de cartographier l'espace public des « villes-monde » par la marche, celle ordinaire des usagers urbains autant que celle ethnographique du chercheur. Un voyage nourri d'un imposant recueil d'altérités cartographiques va servir de ressources au travail de recherche nécessairement en cours. Deux temps seront nécessaires. L'un pour justifier les intentions de départ, l'autre pour expliciter le protocole expérimental à l'œuvre. Exercices tendant, même modestement, à résoudre quelques-uns des défis lancés à la cartographie contemporaine qui cherche à tout faire voir sans finalement rien montrer.

Une lecture des apparences : questions de représentations

- 4 La question de traduction anime peut-être et à juste titre toute science telle qu'elle soit. Considérant la ville ou mieux l'habitat – au sens large – d'un milieu dit urbain, les sciences de la ville impliquent une traduction toute particulière, celle de l'espace en image, autant que la traduction de l'image en espace. La représentation semble indissociable et inhérente aux problématiques liées à la ville à en croire le géographe Antoine Bailly dans son ouvrage *Représenter la ville*. À la question « qu'est ce que la ville ? », il répond « une apparence » (Bailly, 1995, p.5). Bien plus, « chaque représentation particulière révèle une partie du sens de la ville, ou une forme particulière de rapport à la ville. C'est l'ensemble de ces représentations qui peut faire naître l'idée de ville » (Bailly, 1995, p. 6).
- 5 Si la ville se réduit à une apparence, alors quel sens faut-il donner à cette représentation ? En tant que « synthèse cognitive, obtenue par un processus de construction, à partir de l'action de la réalité sur nos sens (des acquis de la mémoire aux fantasmes) pour être ensuite projetée sur le réel » (Morin, 1992, pp.106-107), toute représentation questionne directement et (re)met véritablement en jeu notre lecture des apparences. En effet, parmi les productions humaines, la ville a ceci de particulier qu'elle ne doit rien à personne qu'aux humains. C'est un pur artefact, un artifice, dont les processus et mécanismes réciproques de perception et de projection témoignent d'une multitude de combinatoires pour former différentes « réalités » ou « visions » possibles.

Le terrain pour voir : le carnet pris à témoin

- 6 « Savoir voir » aussi bien que d'appréhender au mieux ces « visions » est un travail digne d'une ethnographie sur le terrain. De quoi s'agit-il ? D'adhérer au plus près, et si possible au plus juste, à ce qui a été désigné comme « le terrain », pour décrire de façon

à la fois descriptive et analytique, voire « proxémique » (Hall, 1978) l'organisation d'une société, ses mœurs et coutumes, ses usages et pratiques, mais également ses représentations, à l'aide d'observations directes, voire d'une participation de l'enquêteur. L'apprentissage du « voir » s'obtient non moins sans effort. Il s'agit de percer le mystère de la vision, ou comme le propose l'historien Georges Didi-Huberman, de « regarder avec des mots » (2011) et parvenir à une écriture du visible. S'aventurer, s'installer, s'immerger... « Faire du terrain » est une manière de « faire corps » avec le territoire observé, le lieu élu, le site sous nos yeux, et révèle justement cette aptitude à confronter notre corps à la réalité de l'espace. Le terrain est ainsi à considérer comme un « espace vu du corps » (Volvey, 2003), dont l'observation *in-situ* est l'une des composantes-mère. Voir, mais également savoir livre l'espace par le corps dans une véritable lecture de ce qui nous entoure. Percevoir toutes les nuances, les différences de formes, leurs implications, n'est pas une évidence et il faut se résoudre à être attentif pour pouvoir appréhender tous ces aspects dans leurs complexités, sans réduire. De la richesse de la diversité, c'est également faire l'hypothèse que toute société s'est inscrite dans des formes spatialisantes qu'elle a construites et entreprendre de les donner à voir.

- 7 À la différence du carnet de voyage, le carnet de terrain est un recueil à visée scientifique, rarement destiné à être publié, mais plutôt à être interprété. C'est le média par excellence du chercheur qui participe à la construction d'un dispositif intellectuel particulièrement chez les géographes, anthropologues ou ethnologues. Il est le témoin du fameux « terrain », entendu à la fois comme fragments ou somme d'espaces étudiés par le chercheur et comme pratique empirique de collecte des données, précise Yann Calberac à juste titre (2001). Il est à la fois espace, méthode et échelle. Pourtant, le terrain est bien plus que cela. Il peut aussi être entendu comme « l'espace d'une pratique » selon Anne Volvey (2003) par la production d'un réseau, lorsqu'on rassemble des éléments hétérogènes dans la constitution d'un corpus. Ce réseau de connaissance est né d'un assemblage composite (dessins, notes, cartes, fragments, échantillons, etc.). Le terrain devient une pratique et crée son propre espace ; le chercheur s'incarne à son tour en « sujet-cherchant-avec-l'espace » (Volvey, Calbérac, Myriam Houssay-Holzschuch, 2012). Par comparaison, la carte crée elle aussi un nouvel espace sur la surface de la feuille, distinct mais analogue à l'espace qu'elle cherchait à représenter ; le cartographe s'assume lui tout autant en « auteur-écrivain-avec-sa-subjectivité » (Wood, 1987).

Le voyage comme méthode : les règles à observer

- 8 Le terrain est nécessairement issu d'un voyage, d'un déplacement – au sens strict comme au figuré – de notre aptitude à se confronter à l'ailleurs et aux différentes altérités. Le voyage se fait en quelque sorte méthode. Il permet la mise à distance nécessaire pour observer, puis interpréter les indices de compréhension laissés dans les territoires et par la société rencontrée. Le voyage comme méthode est une manière de penser l'« autre », autrement, d'un dehors (Jullien, Marchaisse, 2000). C'est accepté de nous défaire de certaines conceptions qui tendent à déformer notre approche d'une réalité venue d'ailleurs ou lutter contre l'ethnocentrisme qui nous guette, « le comparatisme à sens unique » (Louiset, 2000) au dépend d'un savoir du regard, d'une capitalisation du voir.

- 9 L'observation est de mise et peut se déployer selon trois règles à observer : disposition, spéculation, imagination. La première est l'adoption d'une posture. Être disponible est un véritable travail fondé sur l'oubli de soi pour disposer des autres. Une disposition du regard, de notre réceptivité, de l'éveil des sens et de nos intuitions. C'est joué de notre capacité à pouvoir s'installer dans l'espace physique, social et en transformation, dans le but de ne plus faire qu'un, de s'y confondre. Cette interface fondée sur l'échange en tant que processus d'interaction continuuel – l'écoute et le partage – fait passer l'observateur de celui qui est observé à l'observateur intégré. Compris plus fréquemment du point de vue économique, la seconde, *speculari*, la spéculation ou « observer d'en haut » doit également être pris dans le sens de l'auto-réflexion critique de sa propre manière de penser. La découverte de l'autre nous renvoie finalement à nous-mêmes, au territoire que nous avons obligatoirement quitté. Par un jeu de miroir, nous pouvons toutefois tenter de déceler et nommer les manières de penser d'autrui, imaginer et anticiper leurs réactions et activités, comme si nous étions à « leurs » places, tout en portant un regard différent sur les nôtres, comme si nous étions cet « autre ». La troisième et dernière, l'imagination et son rôle décisif dans la fabrique de la pensée et des images. Autant matrice que motrice pour représenter l'articulation entre le monde du dehors et l'espace du dedans, l'imagination procède encore de l'intuition et ne peut être dissociée des idées scientifiques (Klein, 2013).

La marche comme dévoilement de l'espace public

- 10 En favorisant une observation réflexive et comparative, à la fois par l'immersion et par la prise de distance, la démarche de terrain relève moins de la volonté d'énoncer des concepts englobants que de trouver des particularités valorisantes, celle constitutive des « petits riens » urbains, qui traduisent toute la richesse de l'urbanité des villes, dont la marche est à la fois l'un des moyens et l'une des composantes. L'entreprise de collecte de données a son « terrain », l'espace et la pratique de la marche urbaine. Plus qu'un moyen de transport ou défini en termes de mobilité, la marche est avant toute chose un savoir d'usage, acquise et non innée, culturellement déterminée. Résolument une manière de s'intéresser à tous les usagers de l'espace, puisque nous sommes tous incontestablement marcheurs. Connaissant un renouveau certain dans la recherche, l'aménagement du territoire ou encore de la pratique artistique³, la marche séduit actuellement. Aussi complexe que triviale, sa pratique articule quotidien et extraordinaire, la perception sensible et les représentations discursives, l'intime et l'extime. Mais avant tout la marche reste probablement la meilleure façon d'appréhender le monde – à vitesse humaine – et de dessiner les lieux, autant pour mesurer l'espace que pour produire des représentations cartographiques associées aux diverses pérégrinations.
- 11 En référence à la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* de Georges Perec (1975), le parti pris adopté se veut pourtant non statique en introduisant le mouvement et privilégie l'observation directe et les approches performatives issues des théories « non-représentationnelles » (Thrift, 2007), qui revendiquent que l'espace est produit par l'action et une considération accrue pour le corps. Ainsi, les pratiques spatiales et les comportements des usagers de l'espace sont pris au sérieux et partent du principe que le monde est toujours en train d'être construit et déconstruit, puisque les réseaux d'actants se font et se défont sans cesse. L'attention est portée sur des descriptions ethnographiques précises de l'observateur, sans pour autant avoir recours aux

commentaires des observés. Dans une logique de « présentation de soi » notamment justifiée par Erwin Goffman (1973), l'un des éminents tenants de l'École de Chicago, l'exposition et l'expression du corps jouent un rôle crucial dans l'espace public. Seul ce qui apparaît compte pour l'étude. Cette méthode certes radicale a le mérite d'écarter l'analyse du discours, la dimension cognitive ou bien encore les inévitables biais linguistiques. De ce fait, l'appréhension et la contemplation du monde priment sur le langage verbal, en reconsidérant les modèles pré-linguistiques.

Un langage cartographique : Nouvelle grammaire à inventer

- 12 Une fois les intensions de recherche énoncées, il s'agit de proposer un protocole expérimental pouvant tendre à transformer le visible en lisible. Les travaux entrepris par les spécialistes de l'image, des iconographes aux sémiologues sont nombreux pour témoigner du réel foisonnement des approches, sans compter l'anthropologie visuelle qui s'y attarde sans relâche depuis la caméra embarquée de Rudolf Pösch ou de Jean Rouch. Pour autant, il est intéressant de considérer les récents travaux de photographie appliquée à l'anthropologie comme base d'une réflexion sur les langages non verbaux dans le contexte scientifique.
- 13 Le travail exemplaire, pourtant moins connu, de Luiz Eduardo Robinson Achutti revendique une démarche reposant sur ce qu'il nomme la *photo-ethnographie*. Il s'agit de « faire parler » les photographies, puisqu'elles « racontent » des histoires. Selon lui, elles ont un langage et une écriture à considérer comme une forme narrative à part entière. Son récit photo-ethnographique des coulisses de la Bibliothèque Nationale de France à Paris se présente sous la forme d'une série de photographies qui fait sens dans leurs mises en relations et qui compose une séquence d'information narrative. Emprunté aux travaux précurseurs de John Berger et Jean Mohr (1982) notamment lors d'assemblage d'images qui a pour effet de produire une « autre façon de raconter ». Le montage par attraction devient source de signification. Un nouveau langage s'invente et questionne par analogie la narration en carte. Comment raconter en carte ? En quoi les cartes sont-elles supports à narration ?

Le montage pour savoir

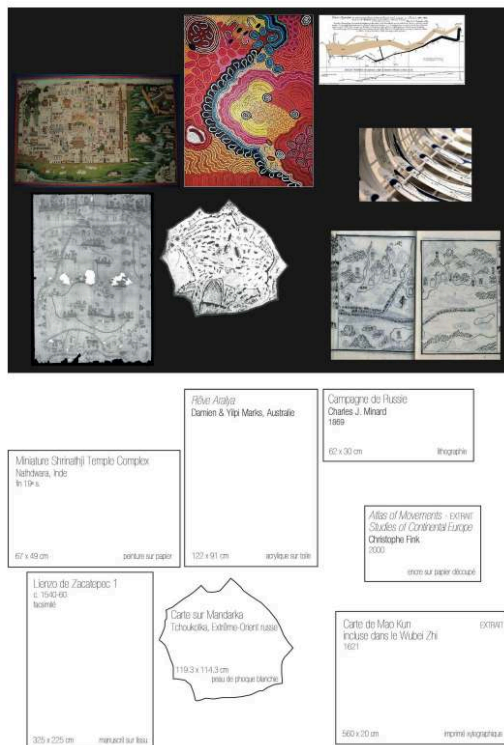
- 14 Si dans une histoire de la cartographie, la dimension narrative⁴ a été omniprésente avant l'institution puis le règne de la carte euclidienne, encore faut-il savoir aujourd'hui décrypter les principes et les caractéristiques intrinsèquement sémiologiques de l'art et la manière de mettre en récit. En sollicitant ainsi certaines cartes du corpus *Cosmographies*, comportant près d'une soixantaine de cartes il semble possible d'examiner dans un premier temps, puis éventuellement d'emprunter par la suite, ce qui fait narration dans les cartes.
- 15 Pour ce faire, il faut s'autoriser à une démarche toute particulière et s'y résoudre : celle d'un nécessaire anachronisme dans la production cartographique connue à ce jour pour rendre opérant un dialogue entre les images⁵. Sous l'incitation de Marcel Detienne, comparons l'incomparable (2000) et acceptons le détournement des images au profit d'une connaissance dans et par le montage. Dans la mesure où tout système de signes existe pour être manipulé, c'est-à-dire d'être capable de transformations, de

métaphores, l'image travaille également. Pour preuve, il suffit de s'en remettre au travail colossal d'Aby Warburg dans la constitution de son Atlas Mnemosyne (Didi-Huberman, 2002, 2011). La création de planches (près de soixante-dix neuf) portera le fruit d'une imposante œuvre ouverte sur la survivance des images et dont l'invention de l'iconologie en sera l'accomplissement. Ce travail des images s'est fait méthode et matrice à développer conformément à l'appel que lance Georges Didi-Huberman (2011) qui consacrera une longue documentation sur cet Atlas à l'œuvre.

Planche : Narration

- 16 Passons le processus de sélections, d'expérimentations et de présentations, qui proposé ici dans un équilibre instable ne saurait être l'arrangement définitif de la planche – ni forcément plus féconde en signifiante – mais cherche plutôt à dévoiler un des états. Le propos n'est pas là. Attachons-nous de préférence au contenu de la planche : *Narration*, proposée ci-dessous, et à ce qu'elle révèle, ou « dit », sur la substance narrative en cartographie. De celles retenues, chacune porte le sceau d'un récit mis en cartes et a, de ce fait, retenu notre attention. Cependant, des vecteurs de sens sont véhiculés par l'emplacement, la taille, la position et obligatoirement par l'intervalle entre chaque figure dans la planche. L'espace de la planche devient le lieu du savoir. En voici une des lectures possibles.

Figure 1. Planche : Narration, issue du corpus *Cosmographies*.



Carole Lanoix

- 17 La narration en carte nécessite comme tout type d'écriture l'invention de figures servant à distinguer le propos. L'exemplaire pré-colombien illustré par le Lienzo de Zacatepec 1 combine plusieurs registres d'écritures sous la forme de pictogrammes, de

glyphes figuratifs ou bien symboliques – signes conventionnels comme l’empreinte de pied pour évoquer le concept de voyage – des idéogrammes – le lion pour exprimer l’idée de force – ou encore de glyphes phonétiques. L’ensemble présente l’histoire de la conquête ou du rituel de délimitation et du bornage de la ville de Mixtec, donnant lieu à un contour imposant qui sert de bordure à la carte.

- 18 La gestion de la continuité par une mise en séquence par exemple est l’une des formes usuelles de narration cartographique. Dans les 40 pages incluses dans le traité militaire Wubei Zhi, Zheng He (1371-1433) fait le récit de ses expéditions de Nanjing au détroit d’Ormuz. La route qu’il emprunte est essentiellement maritime – indiquée par une ligne figurée en pointillé. Chaque page est un tableau, une séquence de sa traversée, offrant une large part à la vision des espaces parcourus et au paysage qui défile sous ses yeux. L’enchaînement des pages donne sens à la lecture de son propre point de vue. Il s’agit de lire les images comme dans un livre, par succession, ou dans une spirale sans fin comme en témoigne l’entreprise de compilation de l’artiste Christoph Fink enregistrant tous ses déplacements au sein de son *Atlas of Movement* (2000).
- 19 La contraction de l’espace et du temps est un dernier leitmotiv de la narrativité cartographique. Que ce soit le récit de la cérémonie qui se tient dans la miniature indienne du Shrinathji Temple Complex à Nathdwara ou celui de la chasse du peuple Tchoukches dans les eaux de l’Extrême-Orient russe dressé sur la peau de phoque, l’instantané d’un lieu est pris dans le temps d’un récit par la juxtaposition de figurés. L’expérience de la co-spatialité est également introduite chez les aborigènes australiens dans les « songlines », ces parcours-itinéraires chantés dont chaque individu est dépositaire. C’est la succession d’empreintes du Rêve Aralya de Damien & Yilpi Marks, qui sur chacune des pistes en figurant le singulier, suggère le continu par la discontinuité de la technique picturale du *dot painting*. Sans rentrer dans le détail sémiologique des idéogrammes employés, cette carte montre les mésaventures du totem chasseur téméraire Aralya, qui malgré les mises en garde des faiseurs de pluie, part à la chasse au grand désarroi des femmes qui le retrouveront plus loin abattu par la grêle. Plus rationnel, mais tout aussi éloquent dans la réduction spatio-temporelle, le graphe cartographique de Charles Joseph Minard (1869) – pour exprimer la succession des pertes humaines lors de la campagne de Russie – transcrit en deux lignes plus ou moins drues l’histoire tragique de la troupe.
- 20 Ces quelques exemples, loin des clivages culturels et des découpages périodiques d’une histoire conventionnelle de la cartographie, interagissent au sein de la planche et procèdent d’un même effort heuristique pour saisir et marquer l’importance de la rupture d’une régularité qui aurait pour fonction de nouer la séquence actionnelle, la fonction de compilation, et ainsi de fonder la narrativité. Employer certains de ces dispositifs et indices sémiologiques pour construire de nouvelles cartographies intégrant l’enregistrement de considérations spatio-temporelles, de retranscription de mouvements ou de trajectoires individuelles, supports à la narration : voici tout l’enjeu du protocole « carto-ethnographique ».

Des notes au *ductus*

- 21 Dans les notes du dernier carnet de terrain exécuté à Mumbai de février à avril 2013 figure un certain nombre de descriptions de marcheurs, qui permettent d’aboutir à un constat éloquent. Il n’existe pas UNE marche, mais DES marches. Classées selon des

styles ou des modes de marche, il existerait un vrai travail à entreprendre sur les manières de marcher, alors même que Balzac (1851) par la démarche et Marcel Mauss (1936) par les « techniques du corps » s'y sont déjà attelés. Mais les contributions sont bien moindres vu l'ampleur des portraits de marcheurs à tirer, jusqu'à établir pourquoi pas une ébauche de nomenclature du marcheur et ainsi contribuer à enrichir le vocabulaire existant. À distinguer en effet le passant du promeneur, l'ambulant de l'itinérant, le badaud du flâneur ou le coureur du « joggeur-marcheur », il serait profitable d'établir de véritables profils de marcheurs pouvant être nommés, en plus d'être réduits et transcrits telle une police de caractère.

- 22 À la recherche d'une véritable écriture de la « démarche », le travail sur les notes consiste à approcher la figure en cartographie. La figure se présentant comme « code graphique des données distinctives d'une parole » accompagne les stratégies pour privilégier la lecture chez Anne-Marie Christin (2011, p. 13). C'est un geste qui fait signe, où il s'agit de trouver un trait distinctif pour chaque type de marche. En principe, ceci se nomme un *ductus*. Dérivé du latin *ducere*, qui signifie « tirer, conduire, diriger », Tim Ingold dans sa *Brève histoire de la ligne* (2011) nous rappelle que l'action d'amener, de diriger et de tracer en particulier les lettres est un principe essentiel dans l'art de la calligraphie en l'occurrence. Les lettres traduisent un geste et sont également transcrites par le geste. Chaque type d'écriture possède un *ductus* propre. Ce procédé pourrait aussi laisser penser à la trace du pas que laisse le marcheur dans son déplacement et être transposé dans une rhétorique du corps en mouvement. Un processus d'abstraction dont découlerait une sémiologie de la marche.

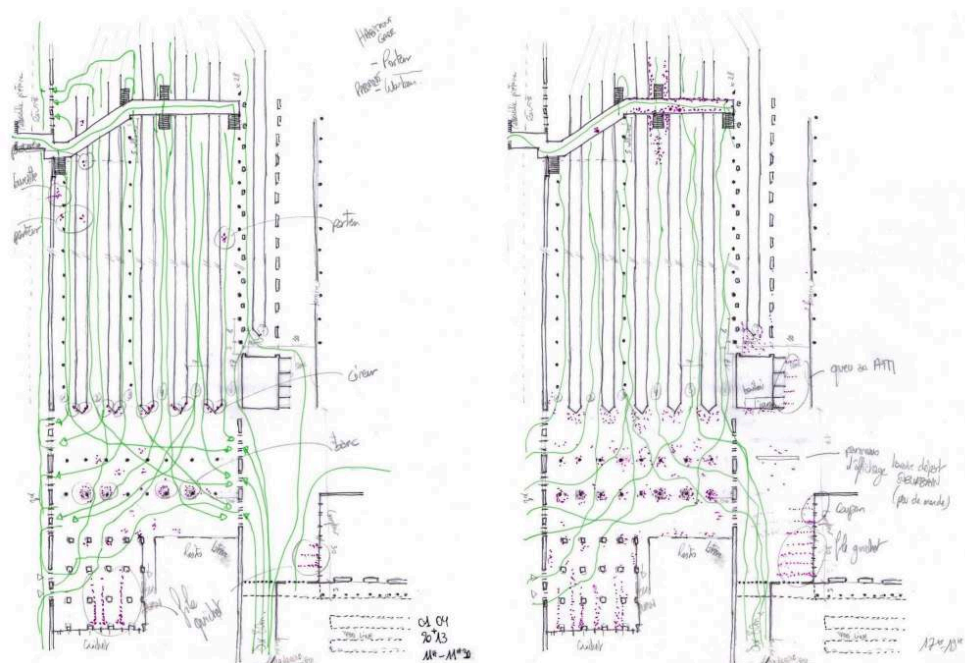
De la notation au *continuum*

- 23 Ne nous arrêtons pas en si bon chemin. Si le marcheur adopte une marche, il ne le fait guère de façon homogène tout au long de son cheminement. C'est pourquoi il semble essentiel de parcourir avec lui, d'emprunter ses pas, de suivre sa « proie » à la trace. Le protocole de collecte de données de la trajectoire de marcheurs consiste alors à prendre des individus en filature, à la façon de certains artistes contemporains comme Sophie Calle (*La filature*, 1981), Francis Alys (*Walking*, 2005) ou encore Vito Acconci (NY, *Following Piece*, 1969), en omettant l'idée d'errance et de dérive souvent associée. Grâce au support vidéo, il est possible d'incarner le marcheur, afin de transcrire par la suite ses moindres gestes en récits, détectant les changements de rythmes, d'orientations ou bien encore de marches.
- 24 Chez les chorégraphes tels que Laban dans sa *Labanotation* (1928) et sa réduction de mouvement fluide en une succession de moments, par le recours à l'analogie et la construction d'un phrasé, la transcription du geste en notation nécessite un découpage en séquence, en enchaînement de *punctum* qui produit une forme de *continuum*. La ligne décrivant la marche serait plutôt fragmentée, faite de pointillés. Chaque pas peut-être énumérable de singularités et relevant de critères de marchabilité selon des couples : mobilité / séjour ; transport / trajet ; vitesse / cadence ; disponibilité / interactivité ou encore interdépendance / flux. Des points focaux d'attention, objets fractals, possèdent une force d'extension, un impact, une sollicitation et une adresse au cœur du mouvement. Ils facilitent enfin l'analyse en détail du geste et des seuils franchis. Les ruptures de continuité apparaissent comme essentielles pour apporter du sens et donner une lecture à la durée.

De la narration au *momentum*

25 En découle la carte. À vrai dire, il serait plutôt question de « carto-ethnographie » puisqu'il ne s'agit que d'une collecte de données encore trop brutes et à traiter et interpréter par la suite. Pour autant et fidèlement aux propos d'Achutti, ce plan-transfert conforme à l'expérience vécue via une observation longue et répétée de l'espace permet de réaliser un relevé spatio-temporel. À la fois image mentale et image mémorielle, aussi fragile et imparfait que peut être le dessin cartographique présenté ci-dessous, il a le seul mérite de (re)territorialise l'espace et le temps des traces des différents trajectoires, séjours et stations des nombreux passagers en transit, ici pour illustration la Gare Victoria Terminal⁶ à Mumbai. Élaboré en plusieurs phases, le relevé précis de l'espace construit servant de trame – une sorte de fond de carte structurelle, support ou canevas – où vient se déposer au fur et à mesure de l'écoulement du temps dans l'espace, le fil d'une narration produite par les allers et venues des voyageurs, à des intervalles plus ou moins réguliers. Une manière de mettre l'espace en suspend dans le temps du récit.

Figure 2. Carto-ethnographies Gare CST Mumbai, 1. 11h-11h30, 2. 17h-19h, 01.04.13.



Carole Lanoix

26 Conformément aux lignes d'erre de Ferdinand Deligny (1968) pour pénétrer le mystère de l'enfermement des enfants autistes ou des « héliographies » de l'artiste argentin León Ferrari (*Camino*, 1982-2007) pour anticiper le motif de la foule dans des séries interrogeant le multiple et les processus migratoires dignes des travaux sur le comportement des foules (Le Bon, Tarde, Park), cette tentative de « carto-ethnographie » s'apparente également aux tracés sismographiques qui expriment une alternance de sinusoïdes (flux majeurs de déplacement en violet) et de densité de points (localisation approximative des individus en stationnement en vert). La carte traduit un enregistrement de différentes opérations physiques et statiques, ici

représentées sur deux séquences temporelles, de 11h à 11h30 et de 17h à 19h, parmi d'autres réalisations *in situ* en situation d'observation intensive où le chercheur même est en déplacement continu et à l'affût de points de vue toujours différenciés pour enregistrer et produire instantanément la compilation de données qui se déroulent sous ses yeux. Telle une onde de choc de tout ce qui a traversé le quai, le hall et les passagers, cette tentative de figurer la somme de mouvement ou *momentum*, informe peut-être aussi naïvement que fragmentairement, les stratégies d'actions, d'installations ou tout simplement d'attentes, autant que les mouvances, l'ébranlement ou l'oscillation du déferlement de cette quantité d'individus. Cette recherche par l'image, reflète irrémédiablement les faiblesses d'une « science dans l'enfance », mais témoigne par la même occasion d'une tradition de représentation intrinsèque de la durée, définie somme toute en une « courbe de toute chose » par Georges Didi-Huberman (2004), et rend par le même élan justice aux découvertes pionnières de Jules-Etienne Marey.

Conclusion

- 27 Alors que contrairement à la photographie qui *cite* les apparences (Berger, Mohr, 1981, p. 95), la carte comme le dessin *traduit* les apparences. Chaque signe recueilli sur le papier est consciemment relié non seulement au modèle réel ou imaginaire, mais aussi à chacun des signes ou des vides qui sont déjà sur le papier, médiatisé par la conscience volontairement ou intuitivement. La carte en tant qu'image de pensée autonome construite d'un espace de référence connaît son propre langage. Comment dans ce cas penser en images et prendre la production des images comme médium efficient de la pensée ? Il s'agit avant tout de prendre au sérieux la carte comme image, comme langage non verbal et accompagner le tournant cartographique (Lévy, 2012) ou « topocritique » de la cartographie (Bourriaud, 2006-2007).
- 28 Si la cartographie connaît l'analogie pour règle de traduction, elle occupe toujours, dans le double mouvement de l'expérience des images, une tension entre le visible et le lisible, entre l'écriture et la lecture. L'équivalence du voir et du savoir réside dans *l'ekphrasis*, la description. Initié pour « faire voir » par la parole, et par extension, le mot, le dessin, la chose, décrire équivaut à voir et savoir en même temps : « parce qu'en disant ce qu'on voit, on l'intègre spontanément au savoir ; c'est aussi apprendre à voir puisque c'est donner la clef d'un langage qui maîtrise le visible » (Foucault, 1972, p.163). Décrire, pour Foucault lorsqu'il invoque la clinique, c'est précisément « faire parler ce que tout le monde voit sans le voir » (p.164). Outre le fait de « faire voir » ce qui ne peut être clairement distingué et identifié, le langage cartographique sert éventuellement à conter, à narrer par le truchement du regard en attente de sens. C'est alors que la carte se fait discours mettant visiblement sous les yeux une description du réel et une séquence actionnelle.
- 29 Si les notes du carnet comme tout procédé de traductions visuelles témoignent d'une « science dans l'enfance » toujours à éprouver et souvent à requestionner, elles suggèrent avant tout un cheminement de pensées, non linéaire, mais dont l'assemblage fait sens. Manipulées par la suite, elles deviennent source d'un savoir, non moins inquiet (Didi-Huberman, 2011). Le carnet intéresse d'autant plus pour ce qu'il dissimule. Il reste ainsi l'humble témoin d'un moment, d'un instant saisi dans la transcription du geste en signes. Cette écriture plus ou moins automatisée sera

l'ébauche d'une notation qui dans le cadre de l'étude sur la marche marque un *momentum*, fruit d'une oscillation entre un *ductus* et un *continuum*. L'inscription du mouvement dans la figure de la ligne oscillante s'impose dans toute forme de narration de l'écoulement du temps dans l'espace.

- 30 « Les jeux de pas sont façonnages d'espaces. Ils trament les lieux » affirmait Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien* (1990, p.147). La marche, reportée sur carte, substitue la pratique de l'espace par des traces. Dans sa liberté d'action, le piéton réalise les lieux, et des empreintes, il laissera. Si bien que Richard Long en fit bon usage, tant le corps en déplacement est la mesure du monde. Certes approximative ou « anexact », l'ébauche carto-ethnographique de la marche en contexte urbain entreprend toutefois de saisir davantage « des singularités » (Deleuze, Guattari, 1980, p. 458) et des épreuves que des vérités ou preuves : « La carte est moins un agencement logique de formes qu'une praxis, elle invite moins à une lecture qu'à un trajet, consacre davantage une gestuelle qu'un signe, donne des transitions plutôt que des positions. Elle produit un espace varié, multiple, proliférant où les forces dominent les formes, où la dérive engendre la trajectoire, où les intervalles prennent corps » (Mauron, 2009). Cela reste, en somme, un appel à explorer d'autres façons de raconter, d'entreprendre et de « faire voir », et pourquoi pas d'entrouvrir le champ, jusqu'alors endigué et estampillé par le sceau de l'écriture et de stratégies textualistes (Affergan, 2003), de l'ethnographie à la cartographie, par une subjectivité du regard et des effets de contexte qui se voudraient assumées, et de ce fait, rétablir la fonction sociale de la subjectivité.

BIBLIOGRAPHIE

- AFFERGAN F. (2003), « La fabrique du texte ethnologique : stratégies et modèles », in BERTHELOT J.M. (dir.), *Figures du texte scientifique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- ACHUTTI L.E.R. (2004), *L'Homme sur la photo, manuel de photoethnographie*, Paris, Tétraèdre.
- BAILLY A., BAUMONT C., HURIOT J.-M., SALLEZ A. (1995), *Représenter la ville*, Paris, Éd. Économica.
- BALZAC H. (1851), *Théorie de la démarche*, Paris, Eugène Didier Editeur.
- BERGER J., MOHR J. (1981), *Une autre façon de raconter*, Paris, François Maspero.
- BOURRIAUD N. (2006-2007), « Topocritique: L'art contemporain et l'investigation géographique », *Arc Blink*, pp.1-15.
- CALBERAC Y. (2001), « Le terrain des géographes est-il un terrain géographique? Le terrain d'un épistémologue », *Carnets de géographes*, 2.
- CHAUVIER E. (2011), *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Toulouse, Anacharsis Éditions.
- CHAVINIER E., LANOIX C., LEVY J., MAURON V., « What the Atlas Does to the Map », in LEVY J. (ed.), *The Cartographic Turn, Mapping and the Spatial Challenge in Social Sciences*, Lausanne, EPFL Press/Routledge (à paraître).

- CHRISTIN A-M. (2011), *L'invention de la figure*, Paris, Flammarion.
- DASTON L., GALISON P. (2012), *Objectivité*, Paris, Les Presses du réel.
- DE CERTEAU M. (1980), *L'invention du quotidien. Tome 1: Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- DELEUZE G., GUATTARI F. (1980), *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Minuit.
- DETENNE M. (2000), *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil.
- DIDI-HUBERMAN G. (2011), « La condition des images », in AUGÉ M., DIDI-HUBERMAN G., ECO U., *L'expérience des images*, Bry-sur-Marne, INA Editions.
- DIDI-HUBERMAN G. (2011), *Atlas ou le gai savoir inquiet*, Paris, Éditions de Minuit.
- DIDI-HUBERMAN G. (2004), *Mouvements de l'air. Étienne-Jules Marey. Photographie des fluides*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT M. (1972), *Naissance de la clinique*, Paris, Presses Universitaires de France,
- GOFFMAN E. (1973), *La Mise en scène de la vie quotidienne. 1. La Présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- HALL E.T. (1978), *La dimension cachée*, Paris, Seuil, traduit de l'anglais, *The Hidden Dimension* (1966).
- INGOLD T. (2011), *Une brève histoire des lignes*, Paris, Zones Sensibles Éditions.
- KLEIN E. (2013), *D'où viennent les idées (scientifiques) ?*, Paris, éditions Manucius.
- JULLIEN F., MARCHAISSE T. (2000), *Penser d'un dehors (la Chine). Entretiens d'Extrême-Occident*, Paris, Seuil.
- LEVY J. (2012), « A Cartographic Turn ? », *EspacesTemps.net*, Textuel.
- LOUISET O. (2000), « L'urbanité ailleurs », in LEVY J., LUSSAULT M. (dir.), *Logiques de l'Espace, esprit des lieux*, Paris, Belin, pp. 157-164.
- MAURON V. (2009), « Arpentage et représentation de la ville. Une sismographie du corps », *EspacesTemps.net*, mensuelles.
- MAUSS M. (1936), « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, XXXII, ne, 3-4, communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934.
- MORIN E. (1992), *La méthode - Tome 3: La connaissance de la connaissance*, Paris, Édition Seuil.
- PEREC G. (1975), « Tentative d'épuisement d'un lieu parisien », *Cause commune*, 1, « Pourrissement des sociétés », 10/18 (n°936), pp. 59-108.
- THRIFT N. (2007), *Non-Representational Theory*, London, Routledge.
- VOLVEY A. (2003), « L'espace vu du corps », in LEVY J., LUSSAULT M. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin.
- VOLVEY A., CALBERAC Y., HOUSSAY-HOLZSCHUCH M. (2012), « Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, 2012/5 (n°687-688), pp. 441-461.
- WOOD Denis (1987), « Pleasure In the Idea : The Atlas As Narrative Form », *Cartographica*, 24, 1, Spring, pp.24-45.

NOTES

1. Projet de recherche développé au sein du laboratoire Chôros, EPFL (Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne) par Elsa Chavinier, Carole Lanoix, Véronique Mauron et Jacques Lévy depuis septembre 2011, dans une mise en dialogue d'un corpus soumis à trois altérités cartographiques, celles venues d'avant, d'ailleurs et de l'art contemporain, pour répondre aux enjeux de la cartographie contemporaine.
 2. A travers plusieurs explorations de terrains répétées au sein de la péninsule indienne effectuée dès 2006 (Varanasi, Gwalior, Srirangam, Karaikudi, Navi Mumbai et le dernier en date à Mumbai en février-mars 2013).
 3. A en croire le nombre important de récents ouvrages, travaux de recherche et colloques ayant pour thème la marche. Rien que pour illustrer la tendance, un colloque à Cerisy-La-Salle, intitulé *Le génie de la marche. Poétique, savoirs et politique des corps mobiles*, s'est tenu du 31 mai au 7 juin 2012.
 4. On se reportera à ce sujet à la tradition narrative des atlas cartographiques développée par Denis Wood dès 1987 dans son éminent article « Pleasure In the Idea : The Atlas As Narrative Form », dans *Cartographica*, 24, 1, Spring, 1987, pp. 24-45.
 5. Pour plus de renseignements sur la démarche et sur les sources sollicitées, consulter l'article « What the Atlas Does to the Map », Elsa Chavinier, Carole Lanoix, Jacques Lévy, Véronique Mauron, dans *The Cartographic Turn, Mapping and the Spatial Challenge in Social Sciences*, Lausanne, EPFL Press/Routledge (à paraître).
 6. Egalement connue sous l'acronyme CST (Chhatrapati Shivaji Terminus) où se rencontrent quotidienne près de 6.6 millions de passagers et dessert la partie sud de la péninsule de Mumbai.
-

RÉSUMÉS

Comment rendre compte de l'espace perçu, construit et vécu des villes, sans réduire la complexité des approches, des dispositifs et des pratiques ? C'est le pari de l'observation in situ, issu d'un voyage, d'un déplacement de notre aptitude de confronter notre corps à une des réalités du lieu, celle constitutive des « petits riens » urbains, dont la marche est à la fois l'un des moyens et l'une des composantes. À la recherche d'une métrique qui serait pédestre, chaque pas compte et participe aux espaces de représentations des villes. Fort des enseignements cartographiques venus d'avant, d'ailleurs et de l'art contemporain, la marche comme exploration du monde organise des recueils de traces sous la forme de récits cartographiques. Embarqué dans son voyage, le carnet interroge la notion de terrain, celui du chercheur dans son rapport d'« ethnonnement ». De l'espace de la représentation à la représentation de l'espace, c'est l'objet d'un procédé cartographique à (ré)inventer. Des « carto-ethnographies » en gestation se profilent au travers du recueil de notes et au service de l'élaboration d'une notation à des fins de narration par la carte.

How do we account for perceived, built and lived space in cities, without reducing the complexity of approaches, systems and practices? This is a challenge of the in situ observation, which is a product of changing the ability to confront our bodies to one of the place realities, particularly the one that constructs the urban “small things” where walking is both one of its means and one of its components. Looking for a metric that would be pedestrian, every step counts and

participates in the cities' spaces of representation. Based on the cartographic knowledge coming from the past, from the other cultures and from the contemporary art, walking, as an exploration of the world, sets up a collection of traces in the form of mapping stories. Embarked in its journey, the notebook questions the notion of fieldwork, in the form of researcher's "ethnonishment" report. From the space of representation to the representation of space, it is the object of a mapping process to be (re)invented. The "carto-ethnography" in gestation is delineated through the collection of notes and by creation of a notation whose purpose is narration by a map.

INDEX

Mots-clés : cartographie, méthodologie, terrain, ethnographie, urbanité, marche, Inde

Keywords : cartography, methodology, fieldwork, ethnography, urbanity, walking, India

AUTEUR

CAROLE LANOIX

Laboratoire Chôros, EPFL – ENAC – INTER, Lausanne, carole.lanoix@epfl.ch